

UNE ÉPINE DANS LE CŒUR

UNE ENQUÊTE DU COMMANDANT MORIN

MARIE LARANTEC

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 979-10-359-3084-4

Achévé d'imprimer en France

Édité et diffusé avec l'aimable concours de Bookelis

L'homme marchait à pas lourds sur le chemin envahi par les ronces. Son chien, un bâtard au poil jaune et rêche, courait de façon erratique, d'un bord à l'autre du chemin, museau collé à la terre poussiéreuse. Les ronces s'accrochaient au pantalon de l'homme, s'en détachant brutalement, comme une fronde qui lance son caillou, accrochant l'autre jambe du pantalon. L'homme jura. Il ne comprenait pas pourquoi son chien, habituellement si placide, se comportait comme Rantanplan, sans pause ni hésitation. On aurait dit qu'il était ivre.

L'homme connaissait bien ce chemin qui menait à la pierre sacrificielle. Le chien prit brutalement une direction hors sente, s'enfonçant encore plus avant dans les broussailles, entre des parois verticales de grès gris sombre. Puis il revint en arrière pour reprendre son reniflement sur le sentier. L'homme était perplexe. Qu'allait-il trouver là-haut, au sommet du petit monticule couronné par cette pierre ?

Ils finirent par arriver. Le chien s'assit, satisfait, en bas du monticule, sa queue balayant le sol comme un essuie-glace en mode tornade. Il était clair qu'il voulait signifier à son maître qu'ils

avaient atteint leur terminus. L'homme en profita pour faire une halte de récupération. Ce n'était plus de son âge de courir les sous-bois. Il faudrait qu'il fasse plus de sport. Sa femme n'arrêtait pas de le lui répéter, pointant un doigt critique sur son ventre. Ayant retrouvé une respiration régulière, il escalada le monticule, prenant soin de ne pas glisser sur une pierre traîtresse. Il dut se baisser à plusieurs reprises pour passer sous les branches d'arbrisseaux accrochés à la paroi cherchant le soleil dans le ciel.

Arrivé au sommet, il dut se retenir de vomir. Un cadavre était allongé sur la pierre sacrificielle, une épine de porc-épic fichée dans le cœur.

— **T**u sais que les travaux dans la maison du « diplomate » viennent enfin d'être terminés ?
— Pas possible ? Excellente nouvelle ! Ils ont bien duré plus d'un an, non ? On ne sait toujours rien sur le nouveau propriétaire. Personne ne l'a jamais vu. On n'a vu que son architecte. On dirait qu'il ne sort que la nuit quand tout le monde dort... Sais-tu quelque chose ?

— Non, je n'ai pas de détails. Pour l'instant, en tout cas ! Je sais seulement que c'est un Lyonnais qui avait une importante affaire de textile d'ameublement. Il l'aurait bien vendue et aurait décidé de s'installer ici pour peindre.

— Comment ça pour peindre ? Après les tissus, il passe à la peinture ?

— Ah, ah, ah ! Tu te trouves spirituelle... Non, à ce qu'on m'a dit, il a toujours peint, c'était son hobby quand il bossait, mais il a décidé de s'adonner désormais totalement à son art. Apparemment, il a un style qui plaît. Il a choisi la maison parce que les pièces sont hautes de plafond et spacieuses, ce qui lui permettra de peindre ses tableaux qui ont la réputation d'être géantissimes. À la Delacroix

pour *Le Radeau de La Méduse*, si tu vois... On essaiera de se faire inviter pour voir à quoi ça ressemble.

— Comment sais-tu déjà tout cela ?... Tiens, c'est ton tour, dit la première femme à son amie, montrant le boucher derrière son étal. Dis ce que tu veux. Tu connais son âge ? Il ne doit pas être tout jeune pour avoir eu une affaire importante... Dès que l'une de nous apprend quelque chose, elle prévient l'autre, d'accord ?

Les deux femmes se séparèrent sur le seuil de la boucherie en se promettant de nouveau de se tenir au courant de l'installation du nouveau propriétaire ou de tout détail intéressant que l'une ou l'autre pourrait glaner. Un peu de sang neuf dans le coin allait alimenter les conversations pendant quelque temps. Surtout si c'était un homme avec une certaine fortune et un artiste qui plus est ! Les suppositions ne manqueraient pas d'aller bon train, générant des hypothèses plus ou moins fantaisistes au gré des rencontres. Une nouvelle forme de Mistigri...

Une semaine plus tard, trois camions de déménagement à la taille des ruelles étroites de Taulignan se garaient le plus près possible de la bâtisse de deux étages. On sentait les regards curieux derrière les jalousies. La moitié des habitants de la rue arrosaient les fleurs devant leur demeure ou promenaient nonchalamment leur chien de haut en bas de la rue, tête tournée vers les déménageurs. Quelques mères de famille étaient rassemblées près de la fontaine, surveillant d'un œil ce qui sortait des camions, de l'autre leurs enfants étonnés d'avoir le droit de courir tout leur saoul dans la rue sans se faire réprimander.

On vit passer trois canapés monumentaux, probablement italiens, quelques meubles modernistes, un lit de deux mètres sur deux, de nombreuses penderies de vêtements, des tableaux emballés et des chevalets en métal canon de fusil probablement créés spécialement pour le nouvel occupant des lieux. Jacques Prévert et son raton laveur auraient été enchantés...

Le déménagement dura toute la journée. Les bacs à fleurs

débordaient d'eau des arrosages à répétition et les chiens avaient les coussinets des pattes en sang à force de promenade sur les pavés disjoints... Toutefois, les curieux en furent pour leurs frais. Le nouvel heureux propriétaire ne fit jamais son apparition. La lourde porte à double battant fut refermée sur le coup de 19 h par le chef de l'équipe, bien content d'en avoir terminé. Il détestait les opérations de ce type, qui obligeaient les déménageurs à porter les meubles et cartons sur la fin du parcours, faute de pouvoir approcher les camions...

Il fallut patienter jusqu'après les vendanges pour que l'homme fasse son entrée officielle dans la bonne société locale.

Comme chaque année, dernière quinzaine de septembre, Amélie Bes organisa SA garden-party. Peu après l'installation du nouvel occupant, elle lança ses invitations habituelles : le maire, évidemment, quelques édiles de la région, de sympathiques propriétaires de domaines viticoles réputés et leurs jolies épouses, dont les Chaix, amis de longue date, une ou deux veuves dans leur cinquantaine, amies d'Amélie mais adversaires au Scrabble et passionnées de musique classique. Elle n'oublia pas quelques jeunes gens et jeunes filles prometteurs et, bien entendu, profita de l'occasion pour inviter le nouveau Taulignanais.

La réception n'avait rien de mondain. Elle relevait de la tradition, mêlant des personnalités locales qui se fréquentaient professionnellement et amicalement et s'appréciaient. Amélie attachait une importance toute particulière à ce que ce rassemblement soit empreint d'amitié et de légèreté. Ce devait être une fête qu'on se rappellerait jusqu'à Noël pour se réchauffer le cœur. Surtout si lors de la garden-party une idylle se nouait dans l'assistance, ce qui était déjà arrivé deux fois et avait débouché sur des unions réussies.

Bien entendu, l'arrivée d'un homme célibataire et, semblait-il,

doté d'une personnalité inhabituelle dans la région était, cet automne-là, l'acmé de la réception. Les deux veuves s'étaient retrouvées en compétition malgré elles... la perspective d'une amitié, et plus si affinités, s'étant inscrite au programme dès le lancement des invitations.

La cour devant la maison était baignée d'une lumière dorée qui jouait avec les feuilles des platanes, dessinant en boucle des arabesques fantasques sur le sol. La longue table utilisée lors des banquets était dressée, mi-ombre, mi-soleil, digne de figurer sur une double page d'*Elle Décoration*. Amélie s'était une nouvelle fois surpassée. Elle avait le chic pour toujours inventer des tables à la fois simples et sophistiquées. Et comme elle était une excellente cuisinière, ses réceptions étaient réputées au-delà des limites du canton.

À cet instant, Morin était seul dans la cour. Il se préparait à passer une journée particulière. Assis à l'écart, sur un muret de pierres blondes, il regardait dans le vide, songeur. Tant de changements s'étaient produits dans sa vie depuis quelques mois qu'il avait du mal à croire que tout était réel.

Commandant de police, Morin entamait tout juste une année sabbatique, lorsque sa vie avait pris une tournure inattendue. À commencer par la disparition de son neveu, Guillaume. Heureusement, cela s'était bien terminé¹. Puis avaient suivi les missions posthumes que son vieux copain Le Coz lui avait assignées par enveloppe kraft interposée². Là aussi, la fin avait été heureuse. Morin avait réussi à mettre le doigt sur le détail qui liait un violeur impuni et un flic pourri, plus de vingt ans après les faits et allait les faire condamner tous les deux.

En prenant ce congé, il avait cru qu'il pourrait se reposer sur ses lauriers mais la vie en avait décidé autrement en remettant sur son chemin un ancien amour, Rose, qui lui avait fait des jumeaux en cachette et dont il venait très récemment de découvrir l'existence !

Le village entier s'en était ému. Pendant ces vingt ans, Morin

avait été le seul à ignorer la naissance de ces jumeaux car il avait quitté son village natal en pleine tourmente familiale et Rose avait été trop fière pour le retenir en utilisant le prétexte de cette grossesse. Elle ne l'avait pas informé et avait mené sa vie, menton haut et regard fier, donnant la meilleure éducation possible à ses jumeaux, Violette et Emmanuel. L'omerta avait été totale de tous les côtés et ce n'était que grâce à la disparition de son neveu que Morin avait fini par apprendre l'existence de ses enfants lorsqu'il avait dû faire un come-back opportun dans sa famille.

De retour de Paris où il venait tout juste d'achever sa mission « Le Coz », il se réjouissait de pouvoir rencontrer l'ensemble des relations de sa sœur en une seule séquence. Sans oublier tous ceux qu'il avait connus ado et qu'il n'avait pas vus depuis de nombreuses années et sans parler de ce nouvel arrivant qui excitait la curiosité de tout le monde !

Profitant de l'installation d'un nouvel habitant dans le village, Amélie avait élargi sa liste d'invités pour que familles et amis se retrouvent enfin au complet. Elle faisait d'une pierre plusieurs coups : tout en réinsérant son frère dans la région, elle présentait le nouveau venu au village – satisfaisant ainsi la curiosité de tous –, et maintenait la tradition de sa légendaire garden-party... Beaucoup des invités se connaissaient et participaient chaque année à cette fameuse réception. Ce n'était pas une cousinade, mais presque.

Pour Morin, c'était une bonne chose parce que, côté expression des sentiments, il n'avait fait aucun progrès depuis ses vingt ans ! Il était toujours aussi incapable de manifester un élan envers quelqu'un que de prononcer un mot affectueux. Tout restait bloqué à l'intérieur, sur le plexus. Les mots prenaient forme dans sa tête mais ne franchissaient jamais sa bouche. Quant aux gestes, on aurait dit que ses bras étaient solidement liés dans son dos pour empêcher tout mouvement vers l'autre.

Amélie connaissait bien son frère. Elle avait décelé l'embarras que la situation suscitait en lui. À plusieurs reprises, il avait eu des

tournures de phrases, lâché un mot qui laissait transparaître son émotion. Mais il ne pouvait aller plus loin et il repoussait sans arrêt le moment où il devrait se retrouver face à Rose et aux jumeaux. De ce point de vue, l'enquête en free-lance qui l'avait retenu à Paris tout l'été lui avait bien rendu service. La procrastination n'était pas un de ses défauts mais, là, au motif de l'enquête, il avait dépassé les plus grands experts en ce domaine...

Amélie lui avait proposé son aide. Il l'avait refusée. Elle ne s'était pas avouée vaincue et trouvait qu'il n'y avait aucune raison de ne pas rattraper immédiatement le temps perdu en réunissant Morin, Rose et les jumeaux. En lui forçant la main.

Cela n'avait pas été facile, mais elle avait pu convaincre Rose de se rendre à Paris avec ses enfants et de sonner à la porte de Morin, sans le prévenir de leur arrivée. Selon elle, la spontanéité serait finalement le meilleur moyen de reconstruire la famille. Elle avait vu juste. Morin et Rose s'étaient expliqués à Paris mais leurs échanges étaient demeurés secrets. Depuis, chacun – y compris les jumeaux – faisait de son mieux pour s'ajuster à la notion de famille... Amélie espérait qu'avec le temps la situation trouverait un équilibre. Et que Morin se rapprocherait de Rose.

1. *Mauvais week-end*

2. *Passés composés*

La fin de la matinée glissait lentement vers midi. L'air se réchauffait petit à petit, laissant présager une journée presque estivale. Morin avait laissé le temps filer sans regarder l'heure. Il fut interrompu dans ses rêveries par l'arrivée du premier convive, l'adjudant-chef de gendarmerie Lovat. Celui-ci venait à sa rencontre, ravi de le trouver seul. Il le salua chaleureusement. Les deux hommes avaient collaboré de façon informelle lors de la disparition de Guillaume au mois de mai précédent et avaient noué des relations amicales.

— Je vois que tu te réinsères petit à petit dans la vie drômoise, déclara Lovat avec un large sourire en tendant une main ferme à Morin. Nous nous demandions tous si Paris allait te laisser revenir ici ou te reprendre dans ses filets...

Ils allèrent s'asseoir sous un des mûriers, un verre de sirop d'orgeat à la main.

— Oui, ça y est. Je commence à trouver mes marques dans la région. Cela ne m'a pas été facile de remettre le dossier à la fin de l'été à ceux qui pouvaient officiellement finaliser l'enquête et arrêter les coupables. Mais je n'avais pas le choix. Bien que je n'aie

eu que des soupçons, ou des intuitions, comme tu veux, j'ai eu beaucoup de chance qu'on me laisse aller aussi loin dans les recherches. Il faut dire que, là-haut, personne n'aurait jamais eu vraiment le temps de s'occuper de cette affaire vieille de plus de vingt ans. Si je ne m'en étais pas chargé grâce à la bienveillance du commissaire Desjoyeux, qui n'avait personne à mettre sur ce dossier sorti du fond d'une armoire, il serait retombé dans le grand fatras poussiéreux des « *cold cases* », dans l'attente d'une résurrection miraculeuse. Le Coz savait ce qu'il faisait en me laissant ce « testament »... Tu penses bien que la police a autre chose à faire que de rouvrir des enquêtes sur la base de « *feelings* », quand bien même ces *feelings* sont ceux d'un grand flic...

— Raconte un peu. C'est une histoire incroyable. Amélie n'a pas été très bavarde. Je sais seulement que tu as récupéré par le plus grand des hasards une enveloppe que t'avait laissée ton ancien collègue Le Coz avec suffisamment de documents pour que tu comprennes qu'il y avait un lien probable entre un flic pourri et un violeur qui étaient passés tous les deux au travers des mailles dans deux enquêtes au moins.

— Tu as mille fois raison : ce qui est incroyable, c'est que cette enveloppe ait été « égarée » aussi longtemps ! Mais tu sais, Amélie ne savait pas grand-chose. Je ne l'appelais pas beaucoup et j'ai eu peu de détails à dévoiler presque jusqu'au dernier moment.

Entre toi et moi, je ne m'attendais pas à trouver ce qu'il y avait dans cette enveloppe-testament d'Édouard Le Coz, avec des requêtes bien précises. Il avait un flair super développé pour déceler tout ce qui était bancal. C'était le meilleur flic de la section, et plus important encore, mon mentor et ami. Il a dû penser qu'il réussirait à titiller ma curiosité et que je pourrais à mes moments perdus me pencher sur ce qui lui avait paru digne de recherches complémentaires qu'il n'avait pu mener lui-même à cause de sa maladie.

Un court moment de silence s'installa entre les deux hommes,

Lovat respectant l'émotion de son ami, Morin repensant aux heureux moments du passé et à l'homme exceptionnel qu'était Le Coz.

— Ce n'est pas à toi que j'apprendrai que le hasard sert souvent les enquêtes criminelles. Faute de nouvel indice, on laisse reposer les choses et puis, un jour, comme par miracle, un mini événement, une phrase anodine et hop, on fait le lien et tout devient lumineux. Eh bien, ça a été le cas ici.

Nous avons bénéficié de concours de circonstances, de rencontres révélatrices de faits nouveaux. Les pions se sont mis en place d'eux-mêmes. J'ai été bien secondé par Sophie qui travaille dans notre service et qui a embrayé, c'est le cas de le dire, sur une information divulguée dans une conversation banale par le type que Le Coz soupçonnait déjà d'être le violeur. Lui, il s'était surtout focalisé sur l'identification du flic pourri car c'était un pur.

— Pourquoi dis-tu qu'elle a bien embrayé ? Quel rapport cela a-t-il ?

— Pour se faire valoir, celui que nous soupçonnions a mentionné un circuit automobile de province. Il se trouve que Sophie connaissait ce circuit et que la mention qu'il a faite n'est pas tombée dans l'oreille d'une sourde. Elle a eu la bonne idée de rechercher s'il y avait eu un événement particulier, une enquête non résolue là-bas également. Qui aurait laissé supposer une implication du violeur ou du flic pourri dans cette enquête. Et bingo ! On a pu faire le lien entre le flic qui avait bâclé l'affaire du viol et le violeur. Une affaire de chantage. Classique. À partir de là, il a fallu que je rende mon enquête, à mon grand regret. Je ne pouvais plus agir dans un cadre légal. J'ai tout transmis à mes collègues de Paris tout à fait compétents pour prendre la relève de façon orthodoxe. Convocations, interrogatoires, recoupements, ils ont fini par aboutir à l'arrestation des deux truands. Voilà ! Maintenant, je suis au chômage technique et je reprends le cours de ma vie de « re-traité potentiel à l'essai ».

— Ne t'avance pas trop. Il se passe toujours des choses, partout en France. Ici, comme ailleurs ! Je n'hésiterai pas à faire appel à toi si nous sommes en sous-effectif dans une nouvelle affaire.

Lovat lui adressa un clin d'œil complice. L'idée de retravailler avec Morin lui plaisait beaucoup. Il aimait son côté direct, son intuition, sa capacité à construire des raisonnements. Une aide extérieure de cette nature pouvait se révéler utile dans de nombreuses enquêtes.

— Amélie a eu une très bonne idée d'inviter tout le monde à ce déjeuner. Je suis impatient de te voir près de tes enfants et de Rose. Je n'ose pas te demander comment se sont passées les retrouvailles à Paris...

— Tu n'oses pas mais tu le fais quand même, dit Morin avec un sourire. Je crois que tout le monde veut savoir. Mais tu vas devoir attendre le déjeuner. J'ai préparé un petit discours. Non ! Je plaisante. Je laisserai enfin parler mon cœur. Ce ne sera peut-être pas un discours d'éloquence mais ce sera sincère. Je me suis réinstallé ici en attendant qu'émerge une bonne idée sur ce que nous pourrions faire. Ce n'est pas simple. Il faut laisser le temps au temps...

— Je n'en doute pas. J'attendrai donc !

Les invités étaient presque tous arrivés. Ne manquaient plus que les deux veuves et le nouveau propriétaire. Décidément, il y mettait du sien pour créer le suspense. Enfin, il arriva au volant d'une jolie Triumph TR3 bleu pâle. Morin se dit qu'elle ne résisterait pas longtemps aux chemins empierrés de la région. Lovat suivait Morin pour ne pas perdre une miette de ce qui pourrait se dire. Il se devait de tout savoir de ce qui se passait sur « son » territoire, cela pouvait être utile un jour. Et plus rapide et efficace que des recherches sur internet...

Amélie accueillit le nouveau venu avec chaleur et l'accompagna vers Morin et Lovat. Elle fit les présentations.

— Magnifique, votre petit bijou, déclara Morin, jetant un regard admiratif vers la décapotable. On voit que vous avez la passion des vieilles voitures. Son moteur ronronne comme un gros chat heureux et elle est en parfait état. Cela dit, j'espère que vous avez aussi une voiture « de tous les jours » car les chemins par ici sont impitoyables avec les suspensions et ce serait dommage d'abîmer celle-ci... Mathieu Morin, frère aîné de la maîtresse de maison, dit-il. Je vous présente mon ami, l'adjudant-chef Lovat.

Sensible au compliment sous l'appellation « ami », Lovat salua le nouveau venu lui aussi.

— Alexis Lafont. Je n'ai hélas aucun lien de parenté, de près ou de loin, avec le célèbre éditeur Robert Laffont. C'est bien dommage, car la lecture est un de mes passe-temps favoris. D'ailleurs, mon nom ne s'écrit qu'avec un seul f. Avec le temps, j'ai ajouté la peinture à mes passe-temps et c'est presque devenu un véritable métier. C'est ce qui m'a amené dans la région, où je trouverai la lumière qui illuminera les couleurs de mes tableaux.

L'homme était sympathique. Grand, bâti en athlète, souriant, il ne passait pas inaperçu. Il devait avoir dans les soixante ans. Sa chevelure épaisse, d'un châtain profond, mettait en valeur ses yeux vert d'eau. Son teint hâlé laissait supposer qu'il ne dédaignait pas les activités de grand air, mais sa peau n'avait pas été abîmée par le soleil. On comprenait vite qu'il prenait soin de lui, tout en étant très viril. Morin remarqua un détail amusant : Alexis Lafont portait une chaussette de couleur différente à chaque pied. Singularité ou distraction ?

Tout comme Lovat, par déformation professionnelle, Morin éprouvait toujours le besoin de savoir à qui il avait affaire, dans quelle catégorie il devait ranger son interlocuteur. En l'occurrence, le nouvel arrivant avait fait tout ce qu'il fallait pour créer le mystère sur sa personne car même l'agent immobilier qui lui avait vendu la maison n'avait que peu de choses à raconter sur lui.

Sans se consulter, les deux policiers, tout en le trouvant sympathique, décelèrent un petit quelque chose qui les troubla tous les deux. Le métier... Visiblement, le personnage était plus complexe que sa description de lui-même et son large sourire avenant ne le laissaient supposer. Ils se regardèrent et comprirent instantanément qu'ils avaient eu le même feeling.

La journée se déroula de façon idéale. Les invités avaient laissé tous leurs soucis chez eux et Morin, en héros de la fête, fut l'illustration parfaite du bonheur.

Juste avant le déjeuner, Amélie rassembla tous les invités en leur demandant de se préparer à entendre une allocution de Morin. Selon elle, c'était un événement exceptionnel qu'il ne fallait pas manquer.

Il fit venir les jumeaux près de lui. Ils étaient eux aussi très émus et un peu empêtrés dans leur tenue de déjeuner chic. Déjeuner auquel ils participaient pour la première fois en vedettes. Rose, quant à elle, avait opté pour une robe bain de soleil à rayures qui mettait ses épaules et sa poitrine terriblement en valeur. C'était une très belle femme qui assumait sans arrogance.

Ayant passé un bras protecteur autour de l'épaule de chacun de ses jumeaux et toussoté pour masquer son émotion, Morin demanda à Rose de se tenir face à lui au premier rang de l'assistance. Ce fut un court discours dans lequel il fit part de son immense bonheur d'avoir trouvé une belle famille en rendant un hommage appuyé à Rose qui avait si bien élevé leurs enfants. Les

jumeaux, plutôt habitués aux échanges avec leurs copains qu'à des déclarations d'amour publiques, piquaient du nez, embarrassés mais fiers de leur mère.

Puis il fit venir Rose près de lui et ils échangèrent un baiser digne d'un mariage en robe blanche devant l'autel de la collégiale de Grignan. Les applaudissements fusèrent et Amélie versa discrètement une larme.

Tout au long de l'après-midi, les tablées s'étaient constituées puis défaites, se reformant différemment à la table voisine, chacun ayant des tonnes de choses à raconter en allant de groupe en groupe. Bien entendu, le gros de la conversation roulait sur le nouveau venu. Les femmes faisaient des commentaires élogieux, loin des oreilles de leur mari. Ceux-ci n'étaient pas dupes : étant eux-mêmes charmés par l'homme, ils comprenaient l'attraction qu'il exerçait. Tout cela restait dans les limites de la bienséance...

Jacky Ribot se lança le premier. Son autorité naturelle faisait merveille pour obtenir des réponses.

— Dites-moi, cher Monsieur...

— Appelez-moi Alexis, je vous en prie. Si je dois rester ici un certain temps, nous n'allons pas être trop formels...

— D'accord. Alors, dites-moi, Alexis, qu'est-ce qui vous a décidé à venir vous installer ici ? Nous sommes un petit village. Certes, notre région est magnifique mais bien calme par rapport à une grande métropole comme Lyon, à l'exception des activités viticoles bien sûr. Et sans oublier la truffe ! Mais est-ce que ce ne sera pas trop difficile pour vous de vous habituer à ce calme ?

— Vous avez vous-même répondu à votre question : c'est la beauté de la région et le calme qui m'ont attiré. Je voulais habiter un endroit vrai, avec des personnes vraies comme on dit souvent maintenant dans les médias. Après avoir eu une activité professionnelle intense, j'avais besoin de me retrouver et de pouvoir exercer mon art loin des turpitudes du monde qui se dessine. Et surtout profiter de la vie.